

Dossier Lecture et écriture

Réactions

Immédiatement après l'expérience des deux ateliers d'écriture présentés ci-dessus par leurs animatrices respectives, Claudette ORIOL-BOYER et Jeanne BENAMEUR, nous avons demandé aux participants qui le voulaient bien d'écrire leurs premières impressions par rapport, notamment, au travail qu'ils mènent au sein de l'AFL... Nous avons renoncé à la tentation de présenter ces textes par le truchement d'extraits regroupés et liés par un commentaire, préférant à cet artifice une juxtaposition qui, au risque de paraître inorganisée et quelquefois répétitive, sauvegarde leur authenticité.

Hypothèse commune au départ de ces deux ateliers : il faut passer par "l'écrit pour l'écrit", luxe nécessaire pour accéder à toutes les autres formes d'écrit. Les deux intervenantes nous ont donc proposé des activités d'écriture en cohérence avec ce présupposé.

Claudette ORIOL-BOYER fait appel au structuralisme. La contrainte formelle est génératrice d'écrit, chacun peut donc apprendre à faire ce travail.

Nous ne pouvons qu'être d'accord sur la désacralisation des textes, leur manipulation, le rejet d'idées telles que : "*On n'apprend pas à écrire, on est doué ou pas...*" Mais est-ce suffisant si nous ne posons pas le problème du statut du scripteur ?

Les textes produits fonctionnent avec des règles que l'on peut mettre à jour par l'étude de leurs micro et macrostructures. Mais nulle trace d'une interrogation d'ordre socio-économique. Peut-on accepter l'idée de la neutralité d'une technique ?

La démarche de **Jeanne BENAMEUR** est différente. Animatrice des ateliers d'écriture "Élisabeth Bing", elle propose d'abord un temps de "réassurance" afin de constituer son terreau, sa mémoire, de retrouver sa langue, ses rythmes spécifiques, ses réseaux métaphoriques personnels. Le texte produit est lu à haute voix. Activité indispensable dit Élisabeth Bing... Ce bercement du corps permet au scripteur d'amorcer son travail de ré-écriture. Tant que la langue est un objet extérieur, on ne peut rien en faire. Il faut se l'approprier, en faire son territoire. Mais si on ne fait que l'utiliser, la soumettre aux normes, on ne change pas de "statut". Il faut la transformer. Ce n'est pas ce que propose cet atelier d'écriture qui voudrait que ce travail d'appropriation se fasse naturellement, dans la "tranquillité".

Les différentes techniques présentées par ces deux ateliers ne sont pas à mettre en cause. Proposer des modèles de structure, avoir accès dès la maternelle à des écrits différents... C'est un "plus". D'ailleurs, comme beaucoup de participants ici, je continuerai volontiers l'expérience. Mais ne sommes-nous pas déjà lecteurs, déjà scripteurs, à la recherche sans doute d'aides qui nous permettront de produire le texte que nous **désirons** produire ? Que deviennent ces démarches dans une classe qui n'a pas le projet d'écrire ?

Les ateliers d'écriture restent pour moi des **moyens** de travailler sur sa propre langue plutôt que des **raisons** de travailler sur sa propre langue. L'épanouissement de l'individu, le développement de compétences techniques permettent de fabriquer des objets textuels, certes, mais en favorisant la promotion individuelle. On élude les questions fondamentales. On est loin des "nouveaux écrits" dont parle l'AFL, on est loin de la promotion collective.

Si l'on accepte l'hypothèse **qu'écrire, c'est penser autrement**, on en déduit que les gens privés de l'écriture sont infirmes, qu'ils théorisent difficilement. On ne peut que revendiquer le droit pour tous d'entrer dans le monde de "la synthèse". La définition (actuellement encore très confuse) que nous donnons des "nouveaux écrits" nous oblige à accentuer nos recherches du côté de l'écriture. Il me paraît difficile de continuer à parler de "nouveaux écrits" en ne liant pas davantage les recherches écriture-lecture.

Suzy Garnier

* * *

Impression

- D'une nouvelle rencontre avec l'ethnocentrisme, avec l'impérialisme culturel de la culture légitime.
 - Aucune relativisation par rapport aux autres canaux, registres de langue, ni tout autre élément des sub-cultures.
 - L'écriture, de l'intérieur, se définit des formes normées. La quête du bon texte est permise aux aspirants qui acceptent de s'initier au travail sur les formes que l'écrit doit prendre. Entraînement à se conformer plutôt qu'à transformer.
 - Notre école doit rester celle de l'écriture et viser le meilleur texte possible. Pour le reste, ce sera le sous-produit de la grande affaire : qui peut le plus peut le moins.

- D'une nouvelle rencontre avec la "**Culture dans les nuages**"¹ : jusqu'ici, la recherche du non conflictuel, dans les rapports interculturels, avait utilisé :

- le décalage dans le temps : folklorisation, langue régionale, langue des vieux, etc. ;
- le décalage dans l'espace : la "culture du pays d'origine" pour les migrants.

Maintenant arrive la troisième dimension : ici et maintenant, l'univers clos de l'écriture, ses règles, ses rimes, ses rythmes où chacun peut labourer sa parcelle sans se préoccuper de ce qui se passe chez le voisin.

Bilan, très personnel et très provisoire

- Expérience limitée, mais qui permet un meilleur balisage de l'environnement de la lecture-écriture.

- Une meilleure connaissance de la conception de certains outils (exemple : l'immeuble, Debyser BELC, Hachette) et, partant, une utilisation plus autonome.

- Un questionnement des pratiques actuelles pour définir la validité de l'introduction de certaines de ces pratiques, au service de finalités qui restent inchangées :

- donner les moyens aux "socioculturels universitaires" d'obtenir les validations sociales posées comme contraintes par la culture dominante ;
- donner aux mêmes les moyens de transformer les rapports actuels de dominance, en particulier à l'école.

- Renforcer l'impression de la légitimité des vacances qui vont commencer après-demain !

A. Thiebaut

* * *

¹ Abdelmalek Sayad

Toute expérience pose deux problèmes antinomiques en partie. Sa protection et sa discrimination. Les ateliers d'écriture vécus sont-ils redevables de la deuxième catégorie ?

S'il est vrai qu'il n'existe pas de dit sans dire, les deux ateliers ont choisi de nous proposer un travail exclusif sur le dit. Celui tracé sur la page blanche. Une insuffisance certes. Mais une insuffisance néanmoins cohérente avec le champ même de l'écriture envisagée.

L'appel au structuralisme, pour le premier, pose d'emblée ses limites. Limites contenues en propre dans l'outil conceptuel utilisé. Le point de départ est la connaissance de l'objet fini. Sa cohérence, son réseau de relations internes des signes visuels et/ou sonorisés.

Le second atelier pose lui aussi le texte comme objet, mais le point de départ est notre territoire de mots. Il s'agit de faire soi, alors que dans la précédente démarche, l'objectif est de refaire soi.

Dans les deux situations, l'objet est bien animé d'un mouvement interne. Soit par le jeu des oppositions qui régule lui-même le système, soit par l'après-coup, une sorte de retour sur la chaîne signifiante et qui permet de dégager les unités de signification pertinentes. L'écriture est un trajet. Mais de qui vers qui ? Voilà l'infirmité mise à jour des deux modèles proposés. Car si les deux démarches convoquent bien un mouvement dialectique interne entre les éléments qui constituent l'objet, cet objet n'est nullement replacé dans sa dimension socio-économique et les enjeux dont lui-même objet est objet.

L'écrit envisagé ici n'apparaît-il pas, dès lors, comme un écrit de cohésion sociale avant tout ? Et comment ne pas s'interroger sur la neutralité présumée d'une technique ? Ici, les ateliers d'écriture. La réussite d'une technique n'est jamais, en aucune façon, la validation de ce que la technique apporte. Toute pratique de l'écriture est un compromis. Compromis à l'institution, compromis à l'acteur, compromis au réel, mais elle ne doit pas conduire à la compromission.

Jean-Louis Rinaldini

* * *

1. Comment analyser les pratiques proposées par Claudette ORIOL-BOYER et Jeanne BENA-MEUR ?

Les ateliers d'écriture sont une pratique sociale, pédagogique et didactique, datée, portée par la linguistique, le structuralisme, la psychanalyse avec des fonctions et des enjeux qui existent même s'ils ne sont pas toujours explicités. La formule "ateliers d'écriture" connaît une certaine faveur dans les milieux pédagogiques, bien qu'elle recouvre des intentions, des présupposés et des pratiques assez différents.

Ce succès des ateliers d'écriture renvoie à leur apparente efficacité. Au cours de l'atelier, tout le monde, même les plus démunis dans leurs rapports à l'écrit, produit des écrits qui sont signifiants et qui peuvent être retravaillés : ainsi ils semblent permettre un déblocage, une distanciation par rapport à l'histoire personnelle et par rapport aux écrits socialement valorisés par le fait même d'écrire ; chacun devient alors capable de produire un vrai texte, un objet d'art qui modifie son rapport au monde.

L'ATELIER CLAUDETTE ORIOL-BOYER

Claudette ORIOL-BOYER fonde sa démarche sur le structuralisme. L'animatrice propose au groupe deux mots inducteurs très éloignés (jaune et zéro) et elle invite les participants à leur associer deux séries de mots par leurs pôles idéal et matériel (sonorités voisines par exemple). Chacun trouve ainsi le matériau lexical avec lequel il va écrire selon des consignes contraignantes. Des relectures attentives des écrits produits vont en faire surgir la structure implicite par l'établissement de réseaux lexicaux, phoniques, prosodiques, syntaxiques ; on pourra alors "écrire" véritablement le texte qui fonctionnera comme un système dans lequel tous les éléments sont en relation de cohérence et de ressemblance à l'intérieur de lui-même.

La démarche se justifie par le fait que chacun peut apprendre à faire ce travail d'écriture si on le lui enseigne : on fabrique de la littérature en écrivant, tout en motivant un recours fonctionnel à des outils, comme les dictionnaires, et à la lecture et l'étude de textes d'écrivain - ces textes fonctionnent avec des règles que l'on peut mettre à jour par l'étude de leurs micro et macrostructures.

La production en classe est ici subordonnée aux objectifs didactiques et l'enseignant établit une progression.

L'ATELIER DE JEANNE BÉNAMEUR

Formée à l'école d'Élisabeth BING, se fonde sur des présupposés différents, même si la gestion de l'atelier ressemble par certains aspects à celle adoptée par Claudette Oriol-Boyer. Il s'agit d'abord d'une démarche pragmatique, adoptée primitivement pour aider des enfants connaissant de graves difficultés psychologiques; la référence à la psychanalyse est sous-jacente, même si les écrits produits par les participants ne sont pas, en situation pédagogique, traitée selon la démarche analytique.

L'animatrice propose elle aussi des inducteurs, mais qui sont davantage de l'ordre du perceptif (un trajet quotidien, un objet, un souvenir, un mythe) dans l'histoire personnelle. Le scripteur mobilise un capital émotionnel individuel et les mots acquis pour l'exprimer : il s'agit de tracer son territoire, de trouver et de labourer son terreau, de (re)trouver sa langue, sa parole perdue, dans un texte. En communiquant à haute voix son texte au groupe, le scripteur l'investit, les autres le reçoivent et y réagissent emphatiquement. On pourra alors prendre en compte, dans le retravail de l'écriture, un destinataire potentiel : celui-ci recevra le texte qui éveille en lui des échos.

La fonction de l'atelier est de mettre chacun en situation, en condition de faire ce cheminement : l'aide des autres est d'abord dans l'écoute; la rencontre avec le destinataire potentiel sera possible si le scripteur a pu trouver l'expression la plus juste : il atteindra alors la plus grande universalité.

La démarche se propose d'aider les plus démunis, ceux dont la parole a été bâillonnée, le pouvoir de dire leur expérience et, par là, de la transformer.

L'une comme l'autre, les démarches proposées sont généreuses dans leurs intentions : dans les deux cas, il s'agit de permettre à ceux qui "n'ont rien à dire" parce que ce qu'ils ont à dire est considéré comme rien, même par eux, dans son contenu et dans sa forme, de trouver qu'ils ont quelque chose à dire et les mots pour le dire.

Au cours de ces deux ateliers, on a pu remarquer la productivité de tous (même si certains étaient un peu décontenancés par la situation), le caractère ludique des activités, le plaisir de la découverte des textes des autres, celui d'entrer dans leur jeu.

Mais, au-delà de la satisfaction d'une expérience consentie où chacun a joué le jeu, même dans ses transgressions des règles proposées, ces ateliers ont soulevé bien des questions.

2. Des questions, des réponses ?

On peut s'interroger sur les conditions dans lesquelles "ça marche". Sans doute, les démarches proposées sont-elles opératoires dans un groupe composé de gens qui ont le projet d'écrire ou en éprouvent pour eux-mêmes l'urgente nécessité sociale : ceux-là sont consciemment à la recherche d'aides qui leur permettront de produire le texte qu'ils désirent produire. Il n'est pas évident toutefois que les démarches soient opératoires pour la production de textes qui mettraient moins en jeu la fonction poétique du langage et davantage sa fonction référentielle.

Mais dans une classe, dans un groupe de formation, dans un quartier où la parole, orale et écrite, n'a pas droit de cité, dans un groupe captif qui n'a pas le projet d'écrire et refuse l'écriture ? Quelles passerelles, alors, entre le projet de l'enseignant ou de l'animateur qui a intériorisé la nécessité de l'apprentissage d'une écriture efficace et les projets, ou l'absence de projets, de ceux qu'il doit aider à se for-

mer ? Quelles expériences, quels pouvoirs dans sa vie font éprouver à quelqu'un la nécessité d'écrire qui portera le projet de texte ? Et alors quel texte ? Dans quelles intentions ? Pour quel destinataire ?

On peut aussi se demander si les conduites exercées au cours de l'atelier, si les compétences ainsi acquises vont trouver à se réinvestir dans la vie sociale, au-delà de l'atelier.

Dans les sociétés sans écriture, l'expression et la communication passent par d'autres canaux et en particulier l'oral; dans les sociétés d'écriture, apprentissage de la lecture et apprentissage de l'écriture n'ont pas toujours été associés : celui qui écrit exerce plus de pouvoir que celui qui n'écrit pas, il fixe la loi, l'histoire, etc. On semble parfois croire qu'il suffit de vivre environné d'écrit pour éprouver la nécessité d'être lecteur et scripteur. Pourtant, on sait bien qu'il y a des illettrés, que beaucoup n'écrivent rien. Beaucoup disent "ne pas savoir" ou "mal" écrire ; on se limite à des productions très utilitaires, pense-bêtes et listes de courses, papiers administratifs et correspondance personnelle de plus en plus rare avec le téléphone... On s'abandonne à des porte-parole, plus encore à l'écrit qu'à l'oral, ou on se laisse mystifier, manipuler par ceux qui ont droit à la parole, qui la prennent et qui savent s'en servir à leurs fins. On perçoit donc bien l'enjeu démocratique d'un meilleur partage du pouvoir d'écrire.

Le dévoilement des "trucs" et des "secrets de fabrication" a sans doute un pouvoir démystificateur et bat en brèche le mythe de l'inspiration, mais il n'empêche pas un groupe dominant, une élite culturelle, de s'inventer d'autres règles et d'autres connivences pour rester dominant et préserver sa "distinction". Il ne suffit pas de savoir écrire : tous les écrits n'ont pas droit de cité, pouvoir d'agir sur le monde ou ses représentations. Si l'on écrit parfois pour soi-même, sans autre destinataire que soi-même, la plupart du temps on écrit pour autrui et le texte **n'existera** que s'il peut atteindre son destinataire.

Les ateliers éludent ces questions : dans un cas, c'est le mieux être de l'individu qui semble être visé (ce qui n'est pas négligeable), dans l'autre, c'est davantage le développement de compétences techniques permettant de fabriquer des objets textuels qui seront des objets d'art sans autre finalité qu'eux-mêmes et la jouissance narcissique du scripteur. Dans les deux cas, transformation individuelle sans doute : en écrivant, on organise sa vision du monde et on la transforme en transformant son rapport au langage. Mais s'agit-il d'acquérir les clefs d'une promotion individuelle en se conformant aux modèles de l'élite ? Ou s'agit-il d'inventer de nouveaux écrits qui seront agents d'une transformation collective ?

Ce n'est pas dans les ateliers d'écriture que se trouvent les réponses. En fait, c'est toute la question du rôle de l'écrit et des rapports à l'écrit qui est posée. Peut-on devenir lecteur sans être scripteur dans une société où l'écrit est omniprésent, médiation obligée pour la plupart des activités sociales, quel qu'en soit le support ? Et, dans ce cas, quel lecteur est-on ? On peut penser que pour devenir scripteur, les mêmes conditions, **au moins**, que pour devenir lecteur doivent être réunies. Quel projet fondera le projet d'écriture et le projet de texte ?

Il semble qu'il faille poser ces interrogations avant d'adopter une pratique pédagogique d'ateliers d'écriture qui s'en trouvera nécessairement modifiée, ne serait-ce que parce qu'elle collera aux projets du groupe et des individus en formation, au lieu d'être artificiellement plaquée et organisée en rigoureuses progressions permettant d'apprendre à écrire pour écrire plus tard. Ne pas poser ces interrogations, c'est aussi prendre le risque de toutes les dérives et de tous les dévoilements : dérives vers des pseudo-thérapies sauvages ou dérives vers des exercices purement rhétoriques, nouveaux avatars des exercices structuraux ou des désuets exercices d'enrichissement du vocabulaire ou de la phrase.

Mieux vaut donc envisager des pratiques d'ateliers d'écriture comme des moments de systématisation et de théorisation dans un projet qui ne sera pas que le projet didactique de l'enseignant : quel est notre projet ? Dans ce projet, où intervient la nécessité ou le désir d'écrire qui détermineront quels textes écrire ? Alors, l'atelier pourra être adéquat au projet de texte.

Monique Soudan Maquaire

* * *

Écrire ? Oui, bien sûr, mais comment ? Pourquoi ? L'écriture est-elle un moyen de pallier certains échecs ou au contraire va-t-elle accentuer les clivages ? Toutes les écritures sont-elles "espaces de liberté et de pouvoir" ? Tout le monde peut-il accéder à l'écrit ?

Claudette ORIOL-BOYER, de tendance structuraliste, dit qu'écrire un texte, c'est multiplier les relations entre ses différentes composantes, idéelles et matérielles. Elle fait appel à la linguistique. Jeanne BENAMEUR, de tendance psychologisante, pense que la notion de texte est difficile à définir. L'écriture est pulsionnelle et le but de celle-ci est d'aller à la recherche de sa propre langue.

L'écriture est-elle un moyen de communication ou un moyen d'expression de soi ?

Pour la première école, écrire, c'est dialoguer avec soi. Mais attention, si mon texte est trop proche de moi, il est fusionnel, il y aura une trop grande identification possible, donc il faut prendre ses distances par rapport à ses écrits.

En cela, la deuxième école est d'accord, mais pour des raisons différentes. Je fais lire mon texte : les autres me renvoient une image de ce qu'ils y voient, ce qui va me faire réfléchir, me permettre d'affiner, de rectifier et d'aller vers ma propre écriture. Pour Claudette ORIOL-BOYER, les autres portent un regard sur mon texte qui m'aidera à découvrir tous les paradigmes inconscients introduits dans le syntagme et cela va m'aider à re-travailler et à enrichir ce langage poétique.

Pour les deux courants, il semble bien qu'écrire soit une brèche qui va me permettre de rentrer dans des textes réputés difficiles, ce qui semblerait impliquer qu'en faisant écrire nos élèves, ils gagneraient beaucoup dans leurs lectures : lecture et écriture étant en interrelation.

L'atelier d'écriture est-il nécessaire pour que les enfants prennent du pouvoir sur l'écrit ?

Pour Claudette ORIOL-BOYER, lire excessivement, évite de vivre, alors qu'écrire c'est vivre et, pour Jeanne BENAMEUR, l'écriture est vitale.

Même si les démarches ne sont pas semblables ; il semble bien que les points d'arrivée sont très proches.

En guise de conclusions, mais sous une forme interrogative car cela mérite d'être vérifié par une pratique :

- Certains enfants ont des "blocages", l'atelier d'écriture pourrait aider à leur libération.
- Pour certains enfants qui pensent être incapables d'écrire par manque de vocabulaire ou de syntaxe, ces ateliers leur donneraient un moyen d'exercer un certain pouvoir sur la langue et de la conquérir peu à peu.
- Comment pratiquer les ateliers d'écriture pour qu'ils soient vécus comme une prise de pouvoir réelle qui permettra d'acquérir la possibilité d'écrire et d'arriver à sa propre écriture.

Claudie Hunuel

* * *

L'atelier d'écriture, comme nous l'avons vécu, est un événement trop isolé pour que nous en ressentions tout l'intérêt et pour que nous en voyions toutes les utilisations et les insuffisances dans nos pratiques quotidiennes.

Voyons ce qu'il en est dit :

Claudette ORIOL-BOYER : Écrire, cela s'apprend, dans des lieux faits pour cela.

Claudette ORIOL-BOYER et Jeanne BENAMEUR : L'atelier d'écriture donne le droit :

- de transformer le texte lu, de le désacraliser ;
- à chacun, d'accéder à la complexité du langage en découvrant les réseaux qui tissent les écrits ;
- de plonger en soi-même pour découvrir ses mécanismes intérieurs.

Voilà qui est intéressant. Et si les deux ateliers n'utilisent pas les mêmes démarches, les objectifs sont les mêmes : "Donner à tous les moyens d'être écrivain."

Mais ces ateliers d'écriture apparaissent trop comme étant "une fin en eux". La nature même de l'écrit impose une cohérence préalable et l'activité d'écriture demande d'établir immédiatement la globalité du sujet et requiert cinq conditions :

1. distanciation de l'événement ;
2. théorisation (modèle, système, point de vue...) ; écrire c'est penser autrement ;
3. prévision du lecteur, anticipation ;
4. projet d'une transformation de soi, des autres, de la langue ;
5. besoin d'un réseau de communication.

Quatre axes permettent de situer, d'évaluer un texte produit :

- Axe du lecteur-modèle ou lecteur universel.
- Axe des points de vue. De l'expression d'un système (organisations internes, interprétations, analyses) à une représentation référentielle (pas d'organisation spécifique, récit à plat).
- Axe du (des) sens. Axe sémique. Comment l'écriture gère les mots, élabore le sens. De la polysémie à la monosémie.
- Axe du "pacte d'écriture". Réussite de l'objectif visé par l'écrivain.

L'écriture n'est efficace que quand elle est une transformation.

Et la lecture ? Chacune des deux animatrices a situé le rapport de l'écriture à la lecture :

Claudette ORIOL-BOYER : parce qu'on a un projet d'écriture, on devient lecteur, et Jeanne BENA-MEUR d'ajouter : quand on devient un lecteur exigeant de son écriture, on lit et on écrit autrement.

Une suite est à donner à cette Université d'Été.

Gilles Dury

* * *